

Romain Buffat
Grande-Fin
Double ligne

Schweizer Literaturpreis
Prix suisse de littérature
Premio svizzero di letteratura
Premi svizzer da litteratura
2025

- 3 Extraits en français
- 8 Auszüge auf Deutsch
- 13 Estratti in italiano
- 18 Extracts en rumantsch

- 25 Notice biographique
Éloge
- 26 Biografische Note
Laudatio
- 27 Nota biografica
Elogio
- 28 Indicaziuns biograficas
Laudatio

Romain Buffat
Grande-Fin

[...]

En plein jour, Union Station ne ressemble en rien à la gare où se déroule la scène finale des *Incorruptibles*. Jérôme était arrivé en avance justement pour retrouver quelque chose de cette scène au temps aplati, allongé, gourdi. Sur les escaliers du grand hall, aucune trace de la poussette dévalant les marches, rien, ni Andy Garcia ni Kevin Costner. Le temps avance normalement, les trains partent à l'heure. Depuis son arrivée il y a dix jours à Chicago, la magie n'opère pas, il est dans un film bourré de faux raccords au décor usé. Les lieux vus en photo, au cinéma, les lieux rêvés, perdent de leur aura dès qu'il s'en approche. Le panneau indiquant le début de la Route 66 à l'angle d'Adams Street et de Michigan Avenue, la devanture du Chicago Theatre et ses mille ampoules, le Green Mill, bar d'Al Capone, le United Center, salle des Chicago Bulls – tout cela, avec lui dans le champ, ne brillait plus.

Le hall de gare a lui-même quelque chose d'anachronique. Sous l'immense drapeau américain suspendu verticalement – dix mètres sur cinq, on se croirait en temps de guerre (mais ce pays, se dira Jérôme plus tard, ce pays c'est la guerre) –, les passagers attendent d'être appelés, le regard rivé sur leur téléphone, surveillant leur bagage du coin de l'œil. Des écrans géants diffusent des publicités fatigantes quand la signalétique indiquant la direction des quais se résume à quelques panneaux *To the trains* isolés, ornés d'arabesques en bronze. Ils sont quelques-uns seulement à faire les cent pas dans le hall de gare comme des touristes dans un musée – mains dans le dos, démarche de héron, grands pas incertains –, photographiant chaque recoin, cherchant quelque chose derrière les imposantes colonnes de style classique.

En dix jours, Jérôme n'avait fait que *voir* Chicago. De loin, de l'extérieur, depuis les trottoirs sur lesquels il avait marché des heures, du métro, du haut des tours. Arrivé par les airs il avait vu les mailles du quadrillage s'élargir progressivement. Par le hublot, on aurait dit une carte sur laquelle on zoome pour se parachuter au sol. Il avait fini par y arriver, au sol, et durant toute la semaine

les rues perpendiculaires lui avaient procuré la sensation étrange de poser les pieds sur une carte que quelqu'un finirait par plier avec lui pris au piège, écrasé. Dans quarante minutes il quitterait Chicago – ses façades d'argent, le lac infini –, avec le regret d'être passé à travers, sans savoir exactement ce qu'était cette ville. Ni le mot *ville* ni les sept lettres C H I C A G O, aussi brillantes et magistrales soient-elles sur les enseignes des théâtres, des cinémas, des banques, ne pouvaient contenir un lieu aussi vaste.

Sur le tableau des départs les noms des villes et des lignes de train se succèdent, défilent, parfois se chevauchent SOUTHWEST CHIEF Albuquerque Flagstaff Los Angeles EMPIRE BUILDER Fargo Spokane Portland Seattle CITY OF NEW ORLEANS Carbondale Memphis Jackson New Orleans jusqu'à former une sorte de poème, une géographie impossible, une compression de la plaque continentale TEXAS EAGLE St-Louis Little Rock Dallas San Antonio, si bien que lorsque le nom quasi mythologique CALIFORNIA ZEPHYR apparaît à son tour, Jérôme ressort son billet pour s'assurer que c'est bien son train et que c'est bien dans cette direction qu'il part: Omaha Denver Salt Lake City San Francisco. Il range soigneusement son billet dans la poche intérieure de sa chemise à carreaux, tâte la poche arrière de son short pour vérifier que son porte-monnaie s'y trouve toujours. À côté de lui, s'éventant le visage avec ses papiers, une dame d'une soixantaine d'années, elle lui demande où il va. D'abord il a cru qu'il avait mal prononcé ce nom, ne sachant pas très bien où placer l'accent tonique, alors il répète, Omaha. Elle avait parfaitement compris. Si elle a grimacé la première fois c'est parce qu'elle déteste le Nebraska. *It's dry, it's hot, it's flat. It's boring.* Elle, elle retrouve sa fille à Seattle, Rainy City, *It's green, it's cute, it's nice.* Elle se tait, l'air désolé d'avoir à rendre un verdict aussi impitoyable – pensant peut-être que jugeant Omaha et le Nebraska Jérôme se sent lui aussi jugé.

[...]

Quelques semaines avant de partir en Amérique, Jérôme avait fait un enregistrement mp3 de la cassette. Il tenait à conserver les moments où la bande patine, le crépitement nerveux à la fin de chaque face. Comme si la cassette avait enregistré le passage du temps, le vieillissement de son père, ses gestes inlassablement répétés: dès que la musique s'arrêtait, tandis que la bande tournait

toujours, le père éjectait la cassette, sans délicatesse, pour écouter l'autre face, aussi vite que possible interrompre le silence. Le crépitement, Jérôme en est certain, ce sont les mains nerveuses de son père qui s'acharnent sur l'autoradio. L'enregistrement mp3 avait arrêté le temps comme si la bande maintenant ne pouvait plus vieillir. Quand Jérôme se réveille, le dur ciel bleu a repoussé la nuit. Il a dormi avec ses écouteurs qui ne diffusent plus rien maintenant qu'un filet de silence. Il a encore en tête des bribes de paroles d'une des dernières chansons.

*I told her my story and who I'd come for
She said «I'm sorry son but no one by that name lives here anymore»
My father's house shines hard and bright
It stands like a beacon calling me in the night*

Une femme avec des tresses plaquées et un t-shirt de Tupac où Jérôme peut lire *They got money for war but can't feed the poor* s'approche et lui dit qu'elle a hésité à lui retirer les écouteurs pendant qu'il dormait, elle a eu peur que l'harmonica lui fende les tympans. Jérôme lui sourit, lui assure que tout va bien. Elle rit fort, *Oh I know*, dit-elle, *you were dreaming like a kid. Like: you went back in time.*

Voyager, Jérôme ne sait pas. Ou plutôt il excelle, car toutes les routes droites du monde lui rappellent la route droite de son enfance. Celle qui longe la ligne du California Zephyr à travers les plaines du Nebraska le transporte sur la route de la grève qui mène à Grande-Fin. Tronçon bref de sept kilomètres exactement, La seule vraie route du coin, disait le père, la seule route où tu peux mettre la cinquième, il suffit de tenir le volant et sur sept kilomètres tu as le temps de regarder le paysage. Une petite Amérique. Et c'est vrai que le soir, quand des nuages lourds recouvrent la plaine, sur sept kilomètres entre les arbres et le lac, on pourrait se croire en Amérique.

Longtemps, Jérôme a soupçonné son père de rentrer à la pause de midi pour le seul plaisir de prendre la route de la grève quatre fois en une journée, soit quarante minutes, la durée de l'album *Nebraska*. Jérôme le sait parce que le soir, en franchissant le seuil de l'appartement, le père sifflotait toujours *Reason to believe*, la dernière chanson de l'album, essayant de reproduire un son d'harmonica par

de légères vibrations du bout des lèvres. Il y avait au moins trois itinéraires différents pour rejoindre Grande-Fin, mais le père empruntait toujours le même, que ce soit pour se rendre à l'Imprimerie, pour sortir faire un tour ou pour aller faire les courses, il prenait toujours la route de la grève. Suzanne, Jérôme et Julie avaient toujours trouvé cette route monotone, moins rapide que les autres, plus dangereuse parce que les gens dépassent n'importe où. Quand on lui demandait pourquoi cette route, il répondait, un sourire en coin, J'aime faire la grève.

En réalité, le père n'avait jamais vraiment fait grève, si ce n'est un débrayage d'une heure lorsque la direction de l'Imprimerie avait imaginé qu'une diminution des primes de fin d'année passerait inaperçue. Il y avait eu un grand silence dans l'atelier, avait raconté le père, et durant cette heure, qu'est-ce qu'il a pu les envier, ceux qui toute leur vie travaillent dans le calme. Il n'aurait jamais cessé le travail de sa propre initiative, il l'a fait parce que ses collègues avaient dit qu'ils tourneraient le bouton sur off; d'abord il s'était senti coupable, honteux de suivre le mouvement, d'être là sans travailler, de détenir un pouvoir qu'il n'avait jamais eu de toute sa vie, mais quand il avait vu la tête du patron alerté par le silence des machines, quand il avait compris que la prime resterait inchangée il s'était dit que ça valait la peine. C'était grisant de décider. Cette histoire il l'avait racontée bien des années plus tard à Julie et à Jérôme, ses yeux brillaient et ses joues rougissaient comme lorsqu'il leur racontait des conneries faites à l'adolescence et qu'il leur disait de ne surtout pas faire comme lui.

Son travail, il l'aimait. Non pas tellement le travail en soi qui assourdit et qui fatigue, mais le résultat, l'œuvre finie comme il disait. Imprimer le journal que les gens porteront sous le bras. Imprimer le journal que les gens, sur un banc ou au café, tiennent grand ouvert pour s'y plonger. Imprimer le journal pour faire honneur aux couleurs. Imprimer le journal que lui-même lira au réfectoire de la pause. Se dire que sans son travail à lui, sans ses réglages des encriers et du blanchet, sans ses innombrables allers et retours le long de la rotative, des milliers de personnes n'auraient pas accès aux informations.

Un soir où Julie et Jérôme lui posent des questions sur son métier il les emmène à l'Imprimerie. Ses collègues s'activent pour le tous-ménages du lendemain. Comme il ne supporte pas de regarder les autres travailler, il enfile ses habits de travail, le pull violet

de l'équipe de baseball des Rockies du Colorado, Ça colore l'Imprimerie, dit-il, et ça lui rappelle qu'il travaille pour qu'un jour il puisse y retourner. À la sortie de la machine il aide ses collègues à faire des piles tout en expliquant à ses enfants la fabrication du journal. Jérôme ne comprend pas très bien la différence entre typographie et offset, ni la nuance entre bleu et cyan, rouge et magenta, il écoute à moitié car il y a, entreposées là-bas à l'autre bout du local, des bobines de papier plus hautes que lui. Elles pourraient se mettre à rouler et l'écraser. Quatorze kilomètres de papier par bobine, lui dit son père qui voit où Jérôme regarde. Quatorze kilomètres, réalise Jérôme tandis que de l'autre côté de la vitre une voiture dépasse le train, c'est un aller-retour sur la route de la grève.

[...]

Bei Tageslicht hat die Union Station mit dem Bahnhof aus der letzten Szene von *The Untouchables* nichts gemeinsam. Jérôme ist schon früh da, er möchte etwas von dieser Filmszene, in der die Zeit ausläuft und erstarrt, wiederfinden. Aber in der grossen Bahnhofshalle findet er gar nichts, weder den die Treppe hinunterrollenden Kinderwagen noch Andy Garcia oder Kevin Kostner, einfach gar nichts. Die Zeit vergeht, wie sie es immer tut, die Züge fahren pünktlich. Seit er vor zehn Tagen in Chicago angekommen ist, will sich die Magie nicht einstellen, der Film ist voller Schnittfehler, das Dekor verbraucht. Die Drehorte, die er auf Fotos und im Kino gesehen oder sich erträumt hat, verblassen, sobald er sich nähert. Etwa das Verkehrsschild an der Kreuzung zwischen Adams Street und Michigan Avenue, das den Start der Route 66 markiert, die Fassade des Chicago Theatre mit den tausend Glühbirnen, Al Capones Green Mill Bar, das United Center der Chicago Bulls – alles verliert seinen Glanz, sobald er mit im Bild steht.

Auch die Bahnhofshalle wirkt wie aus der Zeit gefallen. Unter der senkrechten, fünf mal zehn Meter grossen amerikanischen Flagge – man fühlt sich darunter wie im Krieg, aber dieses Land, denkt Jérôme später, dieses Land *ist* Krieg –, warten die Reisenden darauf, aufgerufen zu werden, sie starren auf ihr Handy, das Gepäck immer im Augenwinkel. Über riesige Bildschirme flimmern nervtötende Werbespots, zu den Gleisen hingegen führen nur wenige verschnörkelte Bronzeschilder. Ein paar Reisende vertreten sich in der Bahnhofshalle die Beine; die Hände auf dem Rücken, stolzieren sie herum wie in einem Museum, knipsen drauflos oder kurven um wuchtige klassizistische Säulen herum, als wäre dahinter etwas zu entdecken.

In zehn Tagen hat Jérôme Chicago bloss *gesehen*, mehr nicht. Von weitem, von stundenlang abgeklapperten Gehsteigen, von der U-Bahn, den Wolkenkratzern aus. Während des Anflugs war das Netz immer weitmaschiger geworden. Durch das Bullauge hindurch war ihm, als zoomte er sich auf einer Landkarte bis zur Erde hinab.

Irgendwann war er dann tatsächlich auf dem Erdboden gelandet und hatte, unterwegs in den rechtwinklig angelegten Strassen, die ganze Zeit das Gefühl gehabt, auf einer Landkarte zu laufen, die man nur zusammenzuklappen bräuchte, und schon läge er zerquetscht am Boden. In vierzig Minuten würde er Chicago, die glitzernden Fassaden, den unendlich weiten See wieder verlassen und er würde es bedauern, die Gelegenheit verpasst, keine klare Vorstellung davon bekommen zu haben, was diese Stadt wirklich ausmacht. Weder die *Stadt* als Begriff noch die imposanten, sieben Buchstaben C H I C A G O an Theatern, Kinos und Banken, wurden der Grösse dieses Ortes gerecht.

Auf der Abfahrtstafel in dichter Abfolge oder überlappend, die Städtenamen und Bahnlinien: SOUTHWEST CHIEF Albuquerque Flagstaff Los Angeles EMPIRE BUILDER Fargo Spokane Portland Seattle CITY OF NEW ORLEANS Carbondale Memphis Jackson New Orleans, es liest sich beinahe wie ein Gedicht, als Skizze einer unmöglichen Geografie, als Kompression der Kontinentalplatte, TEXAS EAGLE Saint Louis Little Rock Dallas San Antonio, und als der fast schon legendäre CALIFORNIA ZEPHYR angezeigt wird, zieht Jérôme sein Bahnticket wieder hervor, um sich zu vergewissern, dass dies tatsächlich sein Zug ist und er auch in die angepeilte Richtung fährt: Omaha Denver Salt Lake City San Francisco. Sorgfältig verstaute er das Ticket in der Innentasche seines karierten Hemds, überprüft seine Gesästasche nach seinem Portemonnaie. Neben ihm fächert sich eine etwa sechzigjährige Frau mit dem Personalausweis Luft zu, sie fragt ihn, wohin er reise. Zuerst meint er, den Namen falsch ausgesprochen zu haben, er ist unsicher, wie er ihn betonen soll und nimmt einen zweiten Anlauf: Omaha. Sie hat ihn sehr gut verstanden. Beim ersten Mal verzicht sie das Gesicht, weil sie Nebraska hasst. *It's dry, it's hot, it's flat. It's boring.* Sie ist unterwegs zu ihrer Tochter, die in Seattle lebt, Rain City. *It's green, it's cute, it's nice.* Dann schweigt sie, als bereue sie es, ein so niederschmetterndes Urteil gesprochen zu haben – vielleicht denkt sie, dass Jérôme sich nach ihren abschätzigen Worten über Omaha und Nebraska mitgemeint fühlt.

[...]

Ein paar Wochen vor seiner Amerikareise hatte Jérôme die Kassette auf MP3 überspielt. Er wollte die quietschenden Stellen und das eiernde Geräusch am Ende des Tonbandes nicht verlie-

ren. Als hätte die Kassette die verrinnende Zeit, den alternden Vater, und auch seine Manie aufgenommen: Während das Tonband nach dem letzten Song noch weiterlief, zog der Vater die Kassette ungeduldig heraus, um sofort die zweite Seite abzuspielen und die Stille so kurz wie möglich zu halten. Das Knistern, ist sich Jérôme ganz sicher, sind die auf dem Autoradio nervös trommelnden Finger des Vaters. Mit der MP3-Aufnahme war die Zeit angehalten, als könnte das Tonband nicht weiter altern.

Jérôme wacht auf, und der Himmel ist nicht mehr tiefschwarz, sondern stahlblau. Die Kopfhörer sind immer noch auf seinen Ohren, allerdings produzieren sie nur noch ein nahezu stummes Rauschen. Die Lyrics eines der letzten Lieder geistern ihm noch bruchstückhaft durch den Kopf.

*I told her my story and who I'd come for
She said «I'm sorry son but no one by that name lives here anymore»
My father's house shines hard and bright
It stands like a beacon calling me in the night*

Eine Frau mit hochgeflochtenen Haaren und einem Tupac-T-Shirt, auf dem Jérôme *They got money for war but can't feed the poor* liest, kommt auf ihn zu. Sie habe sich überlegt, ihm während des Schlafs die Kopfhörer abzunehmen, um zu verhindern, dass ihm die Mundharmonika das Trommelfell zerreiße. Jérôme lächelt und versichert ihr, es gehe ihm gut. Sie lacht laut, *Oh I know*, sagt sie, *you were dreaming like a kid. Like: You went back in time.*

Jérôme weiss nicht, wie Reisen geht. Oder eigentlich weiss er es nur zu gut, weil ihn alle geraden Strassen der Welt an die schnurgerade Strasse seiner Kindheit erinnern. Die Strasse entlang der California-Zephyr-Linie entführt ihn von der Ebene in Nebraska bis zur Uferstrasse, die nach Grande-Fin führt. Ein kurzer, genau sieben Kilometer langer Streckenabschnitt. Die einzige richtige Strasse hier, sagte der Vater, die einzige Strasse, auf der du den fünften Gang einlegen kannst, du brauchst nur die Hand am Steuer zu halten und schon hast du Zeit, über sieben Kilometer die Landschaft zu bewundern. Ein kleines Amerika. Und tatsächlich könnte man sich auf der wolkenverhangenen Ebene, auf den sieben Kilometern zwischen Wald und See, in Amerika wähen.

Lange hatte Jérôme den Verdacht, dass der Vater am Mittag nur deshalb nach Hause kam, weil es ihm Spass machte, vier Mal täglich, also vierzig Minuten lang auf der Uferstrasse zu fahren, was der Dauer des Nebraska-Albums entspricht. Jérôme meinte es zu wissen, weil der Vater, wenn er abends in die Wohnung trat, immer *Reason to believe*, den letzten Song auf dem Album, und mit geschürzten Lippen die Mundharmonika nachzuahmen versuchte. Mindestens drei verschiedene Strecken führten nach Grande-Fin, doch der Vater wählte immer dieselbe; ob er zur Arbeit in die Druckerei fuhr, kurz eine Runde drehen wollte oder einkaufen ging, immer wählte er die Uferstrasse. Suzanne, Jérôme und Julie fanden diese Strecke langweilig und länger als die anderen, aber auch gefährlicher, weil an den unmöglichsten Stellen überholt wurde. Fragte man ihn, warum es immer die Uferstrasse sein musste, antwortete er mit einem schiefen Lächeln: Weil ich das mag, wenn es ausufert.

Doch war der Vater immer in der Spur geblieben. Er hatte nie aufbegehrt oder gestreikt, ausser einmal, als der Druckereiboss heimlich versucht hatte, den Weihnachtsbonus zu kappen. In der Werkstatt sei es sehr still geworden, erzählte der Vater, und in dieser einen Stunde hätte er alle, die an einem ruhigen Ort arbeiten, beneidet. Von sich aus hätte er die Arbeit nicht niedergelegt, er tat es, weil die Kollegen gedroht hatten, den Stecker rausziehen; zuerst hatte er sich schuldig gefühlt, sich geschämt, ein Mitläufer zu sein, nur herumzustehen, ohne zu arbeiten, plötzlich eine Macht zu spüren, die er in seinem ganzen Leben noch nie gehabt hatte, doch als er sah, wie alarmiert der Chef auf die Stilllegung der Maschinen reagierte und ihm klar wurde, dass sein Bonus nicht gefährdet war, fand er, dass es sich lohne. Selbst entscheiden zu können, war schlicht erregend. Julie und Jérôme erzählte er diese Geschichte mit roten Wangen und glänzenden Augen erst Jahre später, als beichtete er einen Jugendstreich, den sie bitte nicht nachahmen sollten.

Er liebte seine Arbeit. Nicht so sehr die Arbeit, die anstrengend, zermürend war, sondern das Ergebnis, das vollendete Werk, wie er sagte; die Leute würden die Zeitung unter dem Arm tragen, sich auf einer Parkbank oder im Café in die offene Zeitung vertiefen, in die gedruckte Zeitung mit ihren farbigen Seiten. Die Zeitung, die er selbst während der Pause in der Kantine lesen würde. Ohne seine Arbeit, ohne den korrekten Umgang mit Tinte und

Drucktuch, ohne die Bedienung der Rollenpresse hätten schließlich Tausende von Menschen keinen Zugang zu Information. Eines Abends, als Julie und Jérôme ihn über seinen Beruf befragen, nimmt er beide mit in die Druckerei. Die Kollegen drucken gerade das Gratisblatt für den nächsten Tag. Da er es nicht aushält, den anderen beim Arbeiten zuzusehen, zieht er sich um, schlüpft in den violetten Sweater des Baseballclubs der Rockies in Colorado, den er in der Druckerei immer trägt. Das bringt etwas Farbe in die Werkstatt, sagt er, und erinnert ihn daran, dass er arbeitet, um eines Tages wieder nach Colorado reisen zu können. Am Ende des Fließbands hilft er den Kollegen, die Zeitungen zu bündeln, während er den Kindern den Produktionsprozess erklärt; Jérôme versteht nur schlecht den Unterschied zwischen Offset und Typografie, den zwischen Blau und Cyan, Rot und Magenta, er hört auch nur halb hin, weil er hinten im Raum Papierrollen sieht, die grösser sind als er. Sie könnten zu rollen beginnen und ihn niederwalzen. Vierzehn Kilometer Papier pro Rolle, sagt der Vater, der Jérômes Blick gesehen hat. Vierzehn Kilometer, dämmt es Jérôme, während er durchs Fenster verfolgt, wie ein Auto den Zug überholt, das wäre einmal die Uferstrasse hin und wieder zurück.

Romain Buffat
Grande-Fin
Traduzione di Prisca Agustoni

[...]

In pieno giorno, la Union Station non assomiglia affatto alla stazione in cui si svolge la scena finale degli *Intoccabili*. Jérôme era arrivato in anticipo proprio per ritrovare qualcosa di quella scena il cui tempo era come appiattito e allungato, spento. Sulle scale del salone principale, non c'era nessuna traccia del passeggino che scendeva i gradini, nulla, né Andy Garcia, né Kevin Costner. Il tempo procede normalmente, i treni partono in orario. Dal suo arrivo a Chicago, dieci giorni fa, l'incantesimo si è rotto, e lui si sente come in un film zeppo di collegamenti falsi e dalla scenografia logora. I luoghi visti in fotografia, al cinema, i luoghi sognati perdono la loro aura non appena lui gli si avvicina. Il cartello che segnala l'inizio della Route 66, all'angolo tra Adam Street e Michigan Avenue, la facciata del Chicago Theatre e le sue mille lampadine, il Green Mill, bar di Al Capone, lo United Center, sede dei Chicago Bulls – tutto questo, con lui in campo, non brillava più.

Anche l'atrio della stazione ha qualcosa di anacronistico. Sotto l'immensa bandiera americana, sospesa verticalmente – dieci metri su cinque, è come in tempo di guerra (ma questo paese, si sarebbe detto Jérôme più tardi, questo paese è la guerra) –, i passeggeri aspettano di essere chiamati, lo sguardo fisso sul telefono, sorvegliando i bagagli con la coda dell'occhio. Alcuni schermi giganti trasmettono dei fastidiosi annunci pubblicitari, mentre la segnaletica che indica la direzione dei binari si limita a qualche cartello *To the train* isolato, decorato con arabeschi in bronzo. Solo alcuni passeggeri camminano nell'atrio della stazione come dei turisti in un museo – mani sulla schiena, andatura da airone, grossi passi esitanti –, fotografando ogni angolo, alla ricerca di qualcosa dietro le imponenti colonne in stile classico.

In dieci giorni Jérôme non aveva fatto altro che *vedere* Chicago. Da lontano, dall'esterno, dai marciapiedi su cui aveva camminato per delle ore, dalla metropolitana, dalla cima delle torri. Arrivando in aereo aveva scorto le maglie del reticolato urbano allargarsi gradualmente. Dal finestrino, sembrava una mappa su cui si fa

uno zoom per lanciarsi a terra con il paracadute. Alla fine, ci era arrivato, a terra, e per tutta la settimana le strade perpendicolari gli avevano dato la strana sensazione di mettere i piedi su una mappa che qualcuno avrebbe finito per ripiegare, con lui intrappolato e schiacciato dentro. Tra quaranta minuti avrebbe lasciato Chicago – le sue facciate argentate, il lago infinito –, con il rimpianto di averla attraversata senza sapere esattamente cosa fosse quella città. Né la parola *città*, né le sette lettere CHICAGO, per quanto brillanti e magistrali risaltassero sulle insegne dei teatri, dei cinema, delle banche, potevano contenere un luogo così vasto.

Sul tabellone delle partenze si susseguono e scorrono i nomi delle città e delle linee ferroviarie; a volte si sovrappongono SOUTHWEST CHIEF Albuquerque Flagstaff Los Angeles EMPIRE BUILDER Fargo Spokane Portland Seattle CITY OF NEW ORLEANS Carbondale Memphis Jackson New Orleans fino a formare una sorta di poesia, una geografia impossibile, una compressione della placca continentale TEXAS EAGLE St-Louis Little Rock Dallas San Antonio, tanto che quando è la volta del nome quasi mitologico CALIFORNIA ZEPHYR, Jérôme tira fuori il suo biglietto per assicurarsi che il treno sia il suo e che la direzione sia quella giusta: Omaha Denver Salt Lake City San Francisco. S'infila con cura il biglietto nella tasca interna della camicia a quadretti, fruga nella tasca posteriore dei pantaloncini per verificare che il suo portafoglio sia ancora lì. Al suo fianco, sventolandosi il viso con dei fogli, una donna sulla sessantina gli chiede dove sta andando. Inizialmente Jérôme credeva di aver sbagliato a pronunciare il nome, perché non sapeva bene dove far cadere l'accento tonico, così lo ripete: Omaha. Ma lei aveva capito benissimo. Se ha trasalito all'inizio, è perché la signora odia il Nebraska. *It's dry, it's hot, it's flat, it's boring*. Dal canto suo, la donna avrebbe raggiunto sua figlia a Seattle, Rainy City, *it's green, it's cute, it's nice*. Poi tace, con l'espressione dispiaciuta per il fatto di dover emettere un verdetto così impietoso – credendo forse che, nel giudicare Omaha e il Nebraska, anche Jérôme si sentisse giudicato.

[...]

Qualche settimana prima di partire in America, Jérôme aveva re-
alizzato una registrazione mp3 della cassetta. Ci teneva a conservare i momenti in cui il nastro pattina e il crepitio nervoso alla fine di ogni lato. Come se la cassetta avesse registrato il passaggio del

tempo, l'invecchiamento di suo padre, i suoi gesti ripetuti instancabilmente: non appena la musica si fermava, mentre il nastro girava ancora, il padre estraeva la cassetta senza alcuna delicatezza per ascoltare l'altro lato, il più velocemente possibile per interrompere il silenzio. Il crepitio, Jérôme ne è certo, è dato dalle mani nervose di suo padre che si accaniscono sull'apparecchio. La registrazione mp3 aveva fermato il tempo, come se ora il nastro non potesse più invecchiare.

Quando Jérôme si sveglia, il duro cielo azzurro ha respinto la notte. Ha dormito con in testa ancora le cuffie che adesso riproducono solo un filo di silenzio. Ha ancora in mente alcuni frammenti di una delle ultime canzoni.

*I told her my story and who I'd come for
She said «I'm sorry son but no one by that name lives here anymore»
My father's house shines hard and bright
It stands like a beacon calling me in the night*

Una donna con delle treccine e una t-shirt di Tupac con la scritta *They got money for war but can't feed the poor* si avvicina e gli dice che ha esitato a toglierli le cuffie mentre dormiva, temeva che l'armonica gli facesse scoppiare i timpani. Jérôme le sorride, rassicurandola che tutto va bene. Lei ride forte, *Oh I know you were dreaming like a kid. Like: you went back in time*.

Jérôme non sa viaggiare. O meglio, eccelle nel viaggio, perché tutte le strade dritte del mondo gli ricordano la strada dritta della sua infanzia. Quella che costeggia la linea del California Zephyr attraverso le pianure del Nebraska lo porta sulla strada costiera¹ che conduce a Grande-Fin. Un breve tratto di sette chilometri, per l'esattezza, La sola vera strada che trovi in questi paraggi, diceva suo padre, la sola strada dove puoi inserire la quinta marcia, basta che tieni il volante e in sette chilometri hai il tempo di ammirare il paesaggio. Una piccola America. Ed è vero che la sera, quando

¹ N.d.T.: Nel secondo estratto è ricorrente l'espressione "route de la grève" che in francese ha due significati diversi ("strada che costeggia una spiaggia, una riva" e "strada dello sciopero"). Nella traduzione italiana non riusciamo a conservare l'ambiguità dell'espressione originale francese. Ho quindi preferito tradurre come "strada costiera", ma va ricordato che l'autore gioca con la polisemia della parola quando cita lo sciopero al quale ha aderito suo padre quando lavorava in tipografia.

le nuvole pesanti coprono la pianura, in quei sette chilometri tra gli alberi e il lago sembra proprio di essere in America.

Jérôme ha sospettato a lungo che suo padre tornasse a casa all'ora di pranzo solo per il piacere di prendere la strada costiera, quattro volte al giorno, ovvero quaranta minuti, la durata dell'album *Nebraska*. Jérôme lo sa perché la sera, nel varcare la soglia di casa, il padre fischiettava sempre *Reason to believe*, l'ultima canzone dell'album, e cercava di riprodurre il suono di un'armonica facendo vibrare leggermente le labbra. C'erano almeno tre percorsi diversi per raggiungere Grande-Fin, ma il padre sceglieva sempre lo stesso, sia per andare in Tipografia, per andare a fare una passeggiata o per andare a fare la spesa, prendeva sempre la strada costiera. Suzanne, Jérôme e Julie avevano sempre considerato questa strada monotona, meno veloce delle altre, e più pericolosa, perché la gente sorpassava ovunque. Quando gli si chiedeva perché scegliesse quella strada, il padre rispondeva, con un sorriso sornione, Mi piace scioperare.

In verità, suo padre non aveva mai scioperato per davvero, a parte un'ora di sciopero quando la direzione della Tipografia si era immaginata che una riduzione dei bonus di fine anno sarebbe passata inosservata. Ci fu un gran silenzio nell'officina, raccontò suo padre, e in quel momento, quanto li aveva invidiati, quelli che per tutta la vita lavorano senza preoccupazioni. Lui non avrebbe mai smesso di lavorare di propria iniziativa, lo fece perché i colleghi dissero che avrebbero spento l'interruttore; dapprima si sentì in colpa, vergognandosi di aver aderito al movimento, di starsene lì senza lavorare, di avere un potere che non aveva mai avuto in vita sua, ma quando vide l'espressione del capo, allarmato dal silenzio delle macchine, quando si rese conto che il bonus non sarebbe stato toccato, si disse che ne valeva la pena. Era emozionante decidere. Questa storia l'aveva raccontata parecchi anni più tardi a Julie e a Jérôme, con gli occhi lucidi e le guance arrossate, come quando raccontava loro le stronzate che aveva fatto da adolescente e gli raccomandava soprattutto di non comportarsi come lui.

Lui amava il suo lavoro. Non tanto il lavoro in sé, che è assordante e faticoso, quanto piuttosto il risultato, l'opera finita, come la chiamava lui. Stampare il giornale che la gente si porterà sotto il braccio. Stampare il giornale che la gente terrà aperto per leggerlo, seduta su una panchina o al bar. Stampare il giornale per onorare i colori.

Stampare il giornale che egli stesso leggerà, in mensa, durante la pausa. Pensare che senza il suo lavoro, senza le impostazioni dell'inchiostro e della lastra, senza i suoi innumerevoli movimenti di andata e ritorno lungo la pressa, migliaia di persone non avrebbero accesso alle notizie.

Una sera in cui Julie e Jérôme gli fanno domande sul suo lavoro, lui li porta alla Tipografia. I suoi colleghi sono indaffarati nella preparazione del giornale del giorno dopo. Poiché non sopporta di starsene a guardare gli altri mentre lavorano, s'infilza la sua tenuta da lavoro, il maglione viola della squadra di baseball dei Rockies del Colorado, Dà colore alla Tipografia, dice, il che gli ricorda che sta lavorando affinché un giorno possa ritornarci. Quando si allontana dalla macchina, aiuta i colleghi ad ammucchiarli in pile, mentre racconta ai figli come si fa un giornale. Jérôme non capisce molto bene la differenza tra la stampa tipografica e l'offset, né riconosce le sfumature tra il blu e il ciano, il rosso e il magenta; quasi non ascolta suo padre perché ci sono dei rotoli di carta enormi, più alti di lui, stipati in fondo al locale. Potrebbero mettersi a rotolare e schiacciarlo. Quattordici chilometri di carta ogni bobina, gli dice il padre, che vede dove sta guardando il figlio. Quattordici chilometri, si rende conto Jérôme, mentre dall'altra parte della finestra un'auto sorpassa il treno, è un viaggio di andata e ritorno sulla strada costiera.

[...]

Da cler bel di nu sumaglia l'Union Station gnanca zich a la staziun, ingio chi's splaja la scena finala dals *Incorruptibels*. Jérôme d'eira rivà ün pa avant, aposta per chattar alch da quista scena cul temp planivà, schlungunà, marv. Süllas s-chalas da la gronda halla, gnanca stizi da la charrozzina chi vain giò dals s-chalins, nöglia, ne Andy García ne Kevin Costner. Il temp avanza tuot normal, ils trens partan tenor urari. Daspö seis arriv avant desch dis a Chicago nu funcziuna la magia. El es in ün film stachi da fos lioms cul decor üsà. Ils lös vis sün fotografias, al kino, ils lös sömgia perdan ün pa da lur aura, apaina ch'el s'approsma. La tabla chi indicha il cumanzamaint da la Route 66 a la chantunada da l'Adams Street e da la Michigan Avenue, la vaidrina dal Chicago Theatre e da seis milli pairins, il Green Mill, il bar d'Al Capone, l'United Center, la sala dals Chicago Bulls – tuot quai nu glüschiva plü cun el aint il chomp visual.

La halla da la staziun svesa ha alch anacronistic. Suot l'immensa bindera americana pendüda sü illa verticala – desch meters sün tschinch, as crajessa dad esser in temp da guerra (ma quist pajais, as dscharà Jérôme plü tard, quist pajais es la guerra) –, ils passagers chi spettan da gnir clomats, il sguard drizzà sün lur telefon, survagliand lur bagagl our da la cua da l'ögl. Moniturs giganteschs derasan reclamas chi stanglaintan, intant cha'ls segnals chi muossan la via vers ils perruns as limiteschan a qualche tabla *To the trains* isolada, ornada cun arabescas in bruonz. I sun be singuls chi fan ün pêr pass aint illa halla da la staziun sco turists in ün museum – ils mans davo la rain, pass dad irun, passuns intscherts –, fotografond mincha chantunet, in tschercha dad alch davo las imposantas culuonnas in stil classic.

In desch dis nu vaiva Jérôme fat oter co *verer* Chicago. Da dalöntschi, da l'exteriur, d'avent dals marchapeis, süls quals el d'eira chaminà uras ed uras, da la metro, giò da las tschimas da las tuors. Rivà tras l'ajer vaiva'l vis las anzas da la rait a's schlargiond progressivmaing. Tras la fanestrina as vessa dit üna charta, sülla quala i's zooma per as plachar cul parasagl süil terrain. El d'eira a la fin rivà là, a terra, e tuott'eivna til vaivan las vias perpendiculas procurà la sensaziun

strana da metter ils peis sün üna charta ch'inchün plaja per gli-vrar cun el tschüf aint illa trapla, splattütschà. In quaranta minuts bandunarà'l Chicago – sias fatschadas d'argient, il lai infinit –, cul displaschair dad esser passà tras, sainza savoir exactamaing che chi d'eira quista cità. Ne il pled *cità* ne ils set custabs C H I C A G O, quant glüschaints e magistrals chi füssan süllas insainas dals teaters, dals kinos, da las bancas, nu pudaivan cumpigliar ün lö uschè vast.

Sülla tabla da las partenzas as succedaivan ils noms da las citads e da la lingias da tren, defilaivan, da las jadas as chavalgiaivan SOUTHWEST CHIEF Albuquerque Flagstaff Los Angeles EMPIRE BUILDER Fargo Spokane Portland Seattle CITY OF NEW ORLEANS Carbondale Memphis Jackson New Orleans per fipormar üna sort poesia, üna geografia impussibla, üna cumpressiun da la platta continental TEXAS EAGLE St-Louis Little Rock Dallas San Antonio, tant cha, cur chi cumpara il nom bod mitologic CALIFORNIA ZEPHYR, tuorna Jérôme a tour oura seis bigliet per s'atschertar cha quai saja propa seis tren e chi saja propa in quella direcziun ch'el parta: Omaha Denver Salt Lake City San Francisco. El metta cun premura seis bigliet aint illa s-charsella da daint da sa chamischa quadrigliada, palpa la s-charsella davo da seis short per controllar scha sia buorsa saja amo là. Dasper el, üna duonna d'üna sessantina d'ons, chi's fa vent sülla fatscha cun seis palperis, til dumonda ingio ch'el giaja. Il prüm ha'l cret ch'el haja pronunzchà mal quist nom, el nu savaiva dal sgür, ingio metter l'accent tonic, lura repeta'l Omaha. Ella vaiva inclet bain ed inandret. Sch'ella ha fat üna grimmassa la prüma jada, d'eira quai perquai ch'ella ödiescha il Nebraska. *It's dry, it's hot, it's flat. It's boring.* Ella va per chattar a sia figlia a Seattle, Rainy city, *It's green, it's cute, it's nice.* Ella tascha, I para chi tilla displascha da stuvair trar üna sentenzcha uschè düra – pensond magari cha, cun güdichar Omaha e'l Nebraska, Jérôme as sainta güdichà eir el.

[...]

Ün pêr eivnas ant co partir pell'America vaiva Jérôme fat üna registraziun mp3 da la cassetta. I til staiva a cour da conservar quels muments cha'l bindel sglischa, il scrusochir nervus a la fin da mincha vart. Sco scha la cassetta vess registrà l'ir dal temp, il gnir vegl da seis bap, seis gests repetits instancabelmaing: apaina cha la musica as ferma, intant cha'l bindel giraiva amo, faiva il bap gnir oura la cassetta, pac fin, per tadar tschella vart, per metter term plü svelto

pussibel al silenzi. Il sgrizchöz, Jérôme es sgür, quai sun ils mans nervus dal bap chi s'ostinan sül radio da l'auto. La registraziun mp3 vaiva fermà il temp sco scha'l bindel nu pudess uossa plü gnir vegl. Cur cha Jérôme as sdaisda, ha il tschêl blau d'ür s-chatschà la not. El ha durmi cun seis uragliers chi nu derasan uossa plü nögli'oter co ün filin da silenzi. El ha amo aint il cheu sfriclas da plets dad üna da las ultimas chanzuns.

*I told her my story and who I'd come for
She said «I'm sorry son but no one by that name lives here anymore»
My father's house shines hard and bright
It stands like a beacon calling me in the night.*

Üna duonna cun tratschoulas closas ed ün t-shirt da Tupac, ingio cha Jérôme po leger *They got money for war but can't feed the poor* s'approsma e til disch ch'ella nun haja tut oura ils uragliers intant ch'el durmiva, per temma cha l'armonica til s-charpess ils tamburins. Jérôme tilla surria, tilla garantischa cha tuot giaja bain. Ella ria dadot, *Oh, I know, disch'la, you were dreaming like a kid. Like: you went back in time.*

Viagiar, quai nu sa'l, Jérôme. O plüchöntschi, el es excellent, perche cha tuot ils straduns gualivs dal muond til tiran adimaint il stradun gualiv da sia infanzia. Quel chi passa lung la California Zephyr tras las planüras dal Nebraska til transporta sül stradun da La Grève chi maina a Grande-Fin. Tschancun cuort, dad exact set kilometers. L'unic veritabel stradun da nossas varts, dschaiva il bap, l'unic stradun, ingio cha tü poust metter in tschinchavla, i basta da tegner il volant e per set kilometers hast temp da contemplar la cuntrada. Üna pitschna America. Ed id es vaira cha la saira, cur cha las nüvlas greivas cuvernan la planüra, per set kilometers tanter la boscha e'l lai, as pudessa crajer dad esser in America.

Lönch ha Jérôme suspettà a seis bap da tuornar illa posa da mezdi be pel plaschair da tour il stradun da La Grève quatter jadas in ün di, quai voul dir quaranta minuts, la d'ürada da l'album *Nebraska*. Jérôme sa quai, perche cha la saira, cun passar il glim da l'abitaziun tschüvlottaiva el adüna *Reason to believe*, l'ultima chanzun da l'album, e provaiva da reprodüer ün sun d'armonica cun ligeras vibraziuns ourasom ils lefs. I d'eira almain trais tragets differents per

rivar a Grande-Fin, ma bap pigliava adüna il listess, saja quai per ir a la Stamparia, per ir oura a far ün gir o per ir a far cumischiuns pigliaiva'l adüna il stradun da La Grève. A Suzanne, Jérôme e Julie paraiva quista via monotona, main svelta co tschellas, plü privlusa, perquai cha la glieud surpassaiva ingio chi gniva. Cur chi's til dumandaiva perche quist stradun, respundaiva'l, cun ün rier stigl, *J'aime faire la grève*¹.

Per dal vaira nu vaiva il bap mai fat tschöver, scha na oter co ün'interrupziun d'ün'ura, intant cha la direcziun da la Stamparia vaiva imaginà chi gnanca nu dessan bada d'üna diminuziun da las premias da la fin da l'on. I d'eira ün grond silenzi ill'ufficina, vaiva bap quintà, co ch'el pudaiva invilgiar d'ürant quell'ura a quels chi lavuran tuot lur vita cun calma. El nu vess mai glivrà la lavur per aign'iniziativa, ed ha fat quai, perche cha seis collegas vaivan dit chi mettan la clavella sün off, il prüm as vaiva'l senti cuolpabel, e's vaiva svarguognà da seguir il movimaint, da star là sainza lavurar, d'avair üna pussanza ch'el nu vaiva mai gnü in vita sia, ma cur ch'el vaiva vis la tschera dal patrun alertà dal silenzi da las maschinas e cur ch'el vaiva inclet cha la premia nu gniss müdada, as vaiva'l dit chi vales la paina. I faiva gnir aiver da decider. Quist'istorgia vaiva'l quintà blers ons plü tard a Julie ed a Jérôme, seis ögls glüschivan e sias massellas s'incotschnivan sco cur ch'el tils quintaiva da las plufrias fattas ill'adolescenza e ch'el dschaiva da be nu far sco el.

Sia lavur vaiva'l jent. Na tant la lavur in sai chi fa gnir suord e fa stainta, ma il resultat, l'ouvra accumulida sco ch'el dschaiva. Stampar la gazetta cha la glieud portarà lura suot bratsch. Stampar la gazetta cha la glieud, tschantada sün ün banc o i'l caffè, tegna ot'ed averta per s'approfondir laint. Stampar la gazetta per far onur a las culurs. Stampar la gazetta ch'el s'vess legiarà i'l refectori da posa. As dir cha sainza si'aigna lavur, sainza seis reglagi dals recipiants da tinta e da la taila gommada, sainza seis indombrabels girs sù e giò lung la rotativa, las millieras da persunas nu vessan access a las infuormaziuns.

Üna saira cha Julie e Jérôme til fan dumondas davart seis manster, tils maina'l illa Stamparia. Seis collegas sun fatschendats culs stampats per tuot las chasadas dal di davo. Cun quai che'l nu supporta da

¹ N.d.T.: «Eu fesch jent tschöver» – Il bap giouva quia culla dubla significaziun dal pled frances «la grève» chi significha: 1. riva (da sablon o da crappella) dal mar, d'ün lai o d'ün flüm e 2. tschöver. Faire la grève significha dimena: 'far il traget da la grava (riva)' e 'far tschöver'. Quist gö spiritus cul dubel sen dal pled frances grève nu's lascha reprodüer illa traducziun in rumantsch. Per mantegner il pled frances grève n'haja fat sco scha La Grève füss ün toponim.

verer ils oters a lavurar, tira'l aint seis büschmaints da lavur, il lismer violet da l'equipa da baseball dals Rockies dal Colorado. Quai dà culur a la Stamparia, discha'l, e quai til tira adimaint ch'el lavura per ch'el possa tuornar là ün di. A la sortida da la maschina güda'l a seis collegas a far plics, spiegond a seis uffants la fabricaziun da la gazetta. Jérôme nun inclegia dal tuot la differenza tanter tipografia ed offset, neir la nüanza tanter blau e cyan, cotschen e magenta, el taidla be a mezzas, perche chi'd es, aintasom il local, rollas da palperi plü otas co el. Quellas as pudessan metter a rodler e til splattütschar. Quattordesch kilometers palperi per rolla, til disch bap chi vezza, ingio cha Jérôme guarda. Quattordesch kilometers, as renda quint Jérôme, intant cha da tschella vart da la lastra ün auto surpassa il tren, id es ün ir ed ün gnir sül stradun da La Grève.



Né en 1989 à Yverdon-les-Bains, Romain Buffat vit à Lausanne. Après une formation en écriture à l'Institut littéraire suisse, où il a co-fondé le collectif littéraire Hétérotrophes, il a étudié les Lettres à l'Université de Lausanne. Il est actuellement chargé de cours à l'Institut littéraire suisse. Il a obtenu le Prix Terra Nova de la Fondation Schiller pour son premier roman, *Schumacher* (éditions d'autre part).

Parti traverser les États-Unis pour marquer la fin de ses études, Jérôme se retrouve plongé dans ses souvenirs d'enfance à Grande-Fin, entre un père imprimeur qui fuira la maison et une mère femme au foyer condamnée à s'occuper des enfants. Dans une langue douce et rythmée, le roman zigzague entre les époques et les paysages en dressant le portrait d'une famille de travailleurs. Et ce voyage, s'il permet d'effectuer un travail de mémoire, offre surtout un nouveau départ à ses protagonistes. Un *rail-trip* sensible qui saura transporter les lecteurs et lectrices.

Romain Buffat wurde 1989 in Yverdon-les-Bains geboren und lebt in Lausanne. Nach einer Ausbildung in Literarischem Schreiben am Schweizerischen Literaturinstitut, wo er das Literaturkollektiv Hétérotrophes mitgegründet hat, studierte er Literaturwissenschaften an der Universität Lausanne. Zurzeit ist er Dozent am Schweizerischen Literaturinstitut. Für seinen ersten Roman *Schumacher* erhielt er den Terra-Nova-Preis der Schweizerischen Schillerstiftung.

Um das Ende seines Studiums zu feiern, durchquert Jérôme die USA und befindet sich plötzlich mitten in den Erinnerungen an eine Kindheit in Grande-Fin – mit einem Vater, der in einer Druckerei arbeitete und inzwischen verschwunden ist, und einer Mutter, die sich als Hausfrau um die Kinder kümmern musste. In einer feinen, rhythmischen Sprache schlängelt sich der Roman durch die Zeiten und die Landschaften und zeichnet dabei das Porträt einer Arbeiterfamilie. Jérômes Reise ermöglicht Erinnerungsarbeit, aber vor allem auch einen Neuanfang für die Protagonistinnen und Protagonisten. Ein feinfühliges Railtrip, das die Leserinnen und Leser mitzunehmen weiss.

Romain Buffat è nato a Yverdon-les-Bains nel 1989 e vive a Losanna. Dopo aver seguito una formazione in scrittura all'Istituto letterario svizzero di Bienne, dove è stato tra i fondatori del collettivo letterario Hétérotrophes ed è attualmente docente, ha studiato lettere all'Università di Losanna. Ha ottenuto il Premio Terra Nova della Fondazione Schiller per il suo primo romanzo, *Schumacher* (éditions d'autre part).

Partito alla fine degli studi per un viaggio che attraversa gli Stati Uniti da cima a fondo, Jérôme si ritrova immerso nei ricordi dell'infanzia trascorsa a Grande-Fin con un padre tipografo che abbandonerà la famiglia e una madre casalinga condannata a occuparsi dei figli. Con una lingua dolce e ritmata, il romanzo si snoda tra epoche e paesaggi diversi dipingendo il ritratto di una famiglia della classe operaia lungo un viaggio che fa riemergere il passato, ma che rappresenta soprattutto un nuovo inizio per i suoi protagonisti. Un *rail trip* sensibile, capace di trasportare lettrici e lettori.

Romain Buffat è naschì il 1989 ad Yverdon-les-Bains e viva oz a Losanna. Suentar ina furmaziun da scriver litterar a l'Institut litterar svizzer, nua ch'el ha confundà il collectiv litterar Hétérotrophes, ha el studegià litteratura a l'Universitad da Losanna. El è actualmain docent a l'Institut litterar svizzer. El ha retschavì il premi Terra Nova da la Fundaziun Schiller per ses emprim roman, *Schumacher* (édition d'autre part).

Per marcar la fin da ses studis è Jérôme sa mess sin il viadi tras ils Stadis Unids. El s'approfundescha durant quel en regurdientschas d'uffanza a Grande-fin ch'èn segnadas d'in bab squitschader ch'è fugì da chasa e d'ina mamma chasarina condemnada da s'occupar dals uffants. Cun in linguatg dultsch e ritmisà va il roman en ziczac tranter las epocas e cuntradas purtremond la vita d'ina famiglia da lavurers. E quest viadi, sch'el permetta da far in'ovra da memoria, porscha a ses protagonists cunzunt ina nova entschatta. In viadi en tren sensibel che po transportar las lecturas ed ils lecturs.

Bundesamt für Kultur
Office fédéral de la culture
Ufficio federale della cultura
Uffizi federal da cultura
Hallwylstrasse 15
CH-3003 Bern

Eidgenössische Jury für Literatur
Jury fédéral de littérature
Giuria federale di letteratura
Giuria federala da litteratura
Francesca Baranzini
Christa Baumberger
Dominique Bressoud
Valentin Decoppet
Robert Leucht
Elise Schmit
Rico Valär

Präsident
Président
Presidente
President
Thierry Raboud

Übersetzung
Yves Raeber
Traduzione
Prisca Agustoni
Translaziun
Dumenic Andry

Redaktion
Rédaction
Redazione
Redacziun
Christine Chenaux

Lektorat
Lectorat
Rilettura
Lectorat
Yari Bernasconi
Jörg Hüsey
Pierre Lipschutz
Dumenic Andry

Grafische Gestaltung
Conception graphique
Progetto grafico
Concepziun grafica
Marco Zürcher
Erica Bica dos Reis
studio CCRZ
Sidi Vanetti

Fotografie
Photographie
Fotografia
Fotografia
Ladina Bischof

© 2025
Romain Buffat
Double ligne
Ladina Bischof
Bundesamt für Kultur
Office fédéral de la culture
Ufficio federale della cultura
Uffizi federal da cultura



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Dipartimento federale dell'interno DFI
Ufficio federale della cultura UFC